

CŒUR CODÉ



SARAH ROSELLINI

Sarah Rosellini

Cœur codé

© Sarah Rosellini, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7367-8

Couverture : @amillustre

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Chaque chose de ce monde a une origine.

La mienne se constitue d'un 0 et d'un 1.

Puis d'une succession interminable d'entre eux.

Parfois, je me dis que tout serait plus simple si nous interagissions tous comme des ordinateurs. Je comprendrais mieux le monde qui m'entoure ainsi que les gens qui le peuplent. À dire vrai, j'ai toujours préféré les machines aux êtres humains. Elles, au moins, elles peuvent prétendre à la perfection. Nous, nous faisons que nous en éloigner un peu plus à chaque génération.

J'ai beau me répéter que j'ai déjà passé le plus dur, une petite voix n'a de cesse de me rabâcher cette même et vieille envie de décéder sur-le-champ. Leurs uniformes abominables et inconfortables, leurs immenses pièces où on se les gèle, leurs statues beaucoup trop énormes et leurs attitudes hautaines à la « je pète du Chanel n°5 ». Tout ça me donne mal à la tête.

J'entre dans le hall où de grandes banderoles ondulent au gré des brises. Le vent est encore chaud en septembre. On a de la chance de garder la chaleur jusqu'au début d'octobre. L'été se retire lentement, nous accablant toujours de son ardeur résistante. Chaque année, c'est la même rengaine. Les locaux se plaignent de la canicule et des cigales pendant l'été. Puis, passé la mi-octobre, ils retournent leurs vestes et supplient le soleil de percer les gros nuages gris qui recouvrent les lieux.

Les gens sont de véritables girouettes !

Et ici, dans le milieu des culs dorés et de qui aura la plus longue, les élèves ne sont pas simplement d'humeur changeante. Ils sont de véritables manipulateurs sans âme ! De féroces bêtes carnivores dotées de cerveaux bien construits. On a tendance à penser que les intellectuels ne sont jamais mauvais. Qu'ils mettent à disposition leur matière grise au service de tous. Ou que les méchants sont toujours bêtes. Alors qu'en réalité, plus l'homme est intelligent, plus il sera vicieux.

Ne confondez pas intelligence et humanité.

Ce sont deux principes bien différents. Le plus souvent, l'un écrase l'autre.

Et dans ce microcosme où l'intellect prime, je suis envoyée au front, à la recherche de ma place dans ce grand échiquier...

J'ai à peine le temps d'arriver qu'on m'affuble déjà d'un siège attitré dans l'amphithéâtre principal. Des plafonds hauts, une verrière qui ressemble à une

serre, des néons aux lumières crues qui vous rendent malade. Un plaisir... Une stagiaire mal payée me distribue nonchalamment une tonne de paperasse. Ses yeux fatigués et ses cheveux en bataille me rappellent les miens.

Je feuillette rapidement les calepins vierges en ruminant entre mes dents serrées. Ils ont encore mal orthographié mon nom et mon prénom. Après tout, ça ne fait que deux ans que je côtoie ce milieu ! Pas de quoi fouetter un chat, me direz-vous. Cette année encore, je n'aurai pas d'adresse fixe à leur donner. Avec un peu de chance, ce vieux Dumas aura lâché le morceau. Il est du genre coriace. Et intègre, ce qui n'est pas une mince affaire dans un environnement comme celui-ci. Tous ces gosses de riches, ces têtes pensantes, ces futurs médecins, avocats et autres métiers prestigieux qui chiffrent à des milliers par mois. Pas de place pour les minables des bas-fonds, ici.

Prenez le stéréotype même des écoles de riches, rajoutez quelques professeurs bien trop mal payés pour un lycée privé. Avec ça, des étudiants pas si intéressants ni particulièrement attirants qui se pavanent dans leurs vêtements de marques malgré nos uniformes. Pour finir, déposez-y la cerise sur le gâteau : un vieux en fauteuil roulant. Parce que oui, notre patron à nous, le responsable de toute cette mascarade qui vous propulse dans les étoiles, n'est même pas foutu de toucher le plafond. Ironique. Mais ça, mieux vaut ne pas l'ébruiter.

Dans le coin, tout est dans la discipline, dans l'image que l'on renvoie et surtout, *surtout* : dans les résultats que vous fournirez au cours de ces trois années cruciales. Si tant est que vous soyez suffisamment brillants pour parvenir jusqu'à la dernière ligne droite. Le nombre d'entrée initial est de cent élèves environ. En dernière année, il n'en reste qu'une poignée. Et Dieu seul sait combien d'entre nous parviendront à être acceptés dans les domaines qu'ils ont choisis.

Chaque personne qui a réussi à survivre dans cette jungle a été octroyée d'un passe-droit pour l'élite de la société. Cabinets du droit à l'international, meilleures cliniques privées, grosses sociétés bien coûteuses, etc. Mais rien ne vous assure le chemin que vous souhaitiez initialement. Le zénith de la société est immense. Encore faut-il atterrir sur la bonne étoile !

— Salut ! s'exclame une jeune brunette en face de moi. Tu as survécu aux vacances ? J'ai réservé ta place, t'inquiète !

Mais qu'est-ce qui lui prend à celle-là ? Je la dévisage étrangement, poings serrés, prête à renchérir. Sauf qu'une voix se fait aussitôt entendre dans mon dos.

— Hé ! Salut ! C'était trop bien ! Tu aurais dû être là !

Une autre brune, presque identique à la première, quoique plus grande, me

passe devant et pose ses énormes fesses sur le siège d'en face. Les deux piaillent à propos d'un festival et d'une sorte de résidence près de la plage de je-ne-sais-où qui a fait fureur pendant l'été. Ce n'est pas comme si nous étions nous-même situés sur les littoraux méditerranéens et que l'on voyait la mer chaque jour de l'année...

Un bruit de pneu crisse sur le parquet trop bien lustré. Les conversations meurent aussitôt. Un petit bonhomme fait son entrée sur l'estrade à quelques mètres de nous. Il a beau être plus bas que tout le monde, son influence sur chacun est plus grande que tout ce que l'on peut imaginer. Ce gars a fait l'armée. Il a cette droiture, cette force tranquille qui vous fout des frissons rien qu'en le croisant. Et non, avant que vous n'alliez imaginer toutes sortes d'excentricités, il n'a pas perdu l'utilité de ses jambes à la guerre ou une absurdité du genre. Certains disent qu'il a une maladie, d'autres parlent d'accident. Les journaux inventent toutes sortes de rumeurs à propos d'histoires tordues et de faits héroïques. Une chose est sûre : il a su reproduire la même tension des batailles sanguinolentes dans son établissement.

La pression de réussite qui nous est imposée est supérieure à tout ce que j'ai pu connaître jusque-là. Il y a un podium, un tableau des scores, ainsi qu'une remise de diplôme à la fin de cette dernière année. Oh et bien évidemment, ils organisent une dizaine de réceptions aménagées pour faire valoir leurs meilleurs élèves. Seule la crème de la crème y est conviée. Et comme cette année, nous ne sommes plus beaucoup à être encore dans la course, ils décident d'ouvrir les places à tous. Autant vous dire que ça va être un sacré bordel ! J'ai hâte de les voir s'entredéchirer pour avoir les bonnes faveurs des professeurs.

— Chers élèves et membres du corps enseignant, une nouvelle année commence ! Après un repos bien mérité, vous êtes sur le point de reprendre le chemin de la réussite...

Je vous épargne le discours pompeux et bien angoissant de bienvenue. C'est pratiquement le même chaque année et il pourrait se résumer ainsi : « chers élèves et autres personnes que je paie pour faire semblant d'être heureux de travailler ici, la guerre est de nouveau déclarée. Entretenez-vous bien cette année car nous ne voulons que l'élite et la splendeur. » C'est le genre d'ambiance à la *Veritas* d'Harvard ou du *Dominus Illuminatio Mea* d'Oxford. « Comportez-vous bien parce que si vous aurez affaire à moi, je vous montrerai à quel point j'ai été un bon soldat toutes ces années. Et surtout, Dieu vous regarde alors agissez correctement, Amen ». À quelques détails près, bien sûr.

Quand je suis arrivée dans le coin la toute première fois, je quittais enfin le

trou paumé duquel j'avais tant cherché à m'extraire. Je pouais la fausse confiance et une sorte de pestilence de la pauvreté que tout le monde reniflait tels des loups voraces humant le sang. Nous étions une centaine sur ces bancs inconfortables et bien trop froids, agglutinés, à écouter sagement les conseils d'un soldat infirme dont le discours nous glaçait de l'intérieur.

Puis je me suis pris des murs, j'ai raclé la boue, et enfin, je me suis renforcée. Ma fine peau d'adolescente rebelle est devenue la cuirasse d'une femme confiante. J'ai appris que tous ici ne sont que des gamins obnubilés par leurs apparences et par ce qu'ils projettent aux autres. Mais dès qu'ils trouvent une fissure dans l'armure de quelqu'un, ils ne manquent pas l'occasion de l'exploiter.

Personnellement, je n'en ai rien à faire. Je me suis battue pour obtenir la bourse dès mon entrée. Il m'a fallu endurer ces années dans ce dédale d'égoïsmes et d'ambitions. J'ai lutté contre mes propres démons et les regards pleins de jugement des autres. Et pourtant, j'ai réussi à ne pas me laisser dévorer. Ce n'est pas une autoroute pavée et facile, comme pour les autres. Non, pour moi, c'est plus comme un sentier rocailleux. Mais jusqu'ici, je m'en sors.

Aujourd'hui, seuls les trois premiers rangs sont occupés. C'est une autre preuve du déclin du nombre d'élèves depuis deux ans. Si j'en juge par les étudiants qui m'entourent à présent, ces mêmes personnes avec qui je partagerai mes cours de cette année, j'en conclus que ça ne va pas être une partie de plaisir.

Comme je le disais, dans cette école, personne n'est stupide. Malveillants, complètement aveuglés par leurs prestiges, arrogants et condescendants, ça, par contre...

De mes précédentes expériences dans cette enceinte maudite, j'ai pu découvrir des filles intelligentes mais bien trop superficielles (comme les deux Blair et Serena devant moi, prêtes à une année de critiques vestimentaires). Il y a aussi les petites têtes trop vite évincées de la course, les fils et filles de riches qu'on a forcés à venir étudier ici parce que papa paye. Eux sont en voie de disparition. Il y a également les sportifs aux carrières déjà inscrites dans le marbre.

Si vous vous imaginiez de magnifiques joueurs de rugby ou de football aux corps superbement bien taillés, redescendez d'un cran. Si les États-Unis ont leur football américain, la Suisse leurs avirons, les côtes océaniques leurs régates et Biarritz leurs surfeurs, nous, nous avons des petits gringalets qui jouent au tennis. Déçus ? Attendez la suite ! Ils ne sont plus qu'une demi-douzaine, arpantant les couloirs sinistres de cette académie avec leurs raquettes dans le dos et leurs casquettes d'un jaune aveuglant. Ils ressemblent à des plots de

signalisation !

Autant dire qu'on rigole bien dans le coin. Et par « on », je veux dire « je ».

— Ici, à Saint Joseph, on attend de vous de la discipline, du prestige et de l'élégance, conclut le principal.

Pas d'amen de fin pour cette année. Dommage.

Et puis, soyons réalistes, question élégance, ce n'est pas ça... Entre des asperges qui jouent avec leurs balles jaunes fluorescentes, des filles capables de résoudre des équations différentielles mais qui préfèrent juger le sac de cours de leur voisine, et moi, la métisse boursière insignifiante... Il faudra repasser pour le côté « élégance ».

On nous donne la liste de nos professeurs, nos emplois du temps, nos codes d'accès et un plan de l'école (comme si on pouvait encore se perdre après deux ans). Pas de liste d'élèves pour cette année. C'est le grand bain. Nous sommes tous réunis. Et si j'ai pu tirer les bonnes cartes les années précédentes pour éviter les pestes superficielles et les sportifs lourdingues, il va être compliqué de faire sans, à présent.

Notre professeure principale annonce déjà l'examen d'entrée qui donnera naissance au tableau des scores. On dit que les trois derniers seront d'ores et déjà déclassés et devront se trouver une roue de secours pour continuer leurs études.

J'ai étudié les statistiques toute la nuit. Toutes assurent que la probabilité pour que je sois de ces perdants est de moins de trois pour cent. Autant dire que cette école n'en a pas fini avec moi.

Je trotte jusqu'à mon arrêt de bus, des livres plastifiés pleins les mains. Je regrette de ne pas avoir pris ma voiture ce matin. Je me suis promis de faire des « économies de carburant » cette année. Or, une fois de plus, cette bonne résolution prendra fin dès le début de novembre, lorsque les températures chuteront à nouveau. Les quinze kilomètres en pente qui séparent mon boulot de l'école m'apparaîtront alors comme meurtriers.

Dans le bus, la têtière du siège me fend la nuque. J'observe les paysages lentement défiler. À cette allure, j'aurais bien meilleur temps de descendre et finir à pied ! Mais après tout, je me suis frayé un chemin à travers la foule et ai obtenu ma place assise tout à fait gratuitement. Alors je n'ai pas à me plaindre. Mieux vaut un trajet inconfortable que quinze kilomètres dans les jambes. Même en descente.

Nous arrivons à la mer, là où les plages forment une zone de limitation entre l'immobilité de l'eau et l'agitation des buildings. Les trafics routiers sont abominablement sonores à cette heure. Tous cherchent à quitter leurs minables

boulots comme on s'évertuerait à se défaire d'un vêtement trop étriqué. Pas de voie de sortie pour moi. Je risque de rester dans cette effervescence encore un petit moment. Mais un jour viendra où je pourrai enfin quitter cette horrible ville. Je travaillerai dans un domaine que j'aime, suffisamment bien payé pour avoir une véritable adresse.

Ne rêve pas trop, Jess... Tu sais que ce n'est pas bon pour le moral !

Enfin, pour le moment, mon quotidien ressemble plutôt à une partition de l'Été de Vivaldi. Tout y est bien trop orchestré, trop rapide, et surtout : trop intense. La route se surélève et la barre en métal du bus me transperce la nuque. Enfin, c'est la sensation que j'en ai. Je suis loin d'être dans le même état que Frida Kahlo, cependant, je décide de quitter ce maudit autobus pour marcher. Si l'habitacle sur roue est une véritable fournaise, dehors, c'est une étuve. La mer incorpore dans l'air cette humidité harassante qui vous empêche de reprendre votre souffle. Je ne crois pas avoir déjà respiré.

J'inspirerai quand j'aurai un boulot bien payé, que j'aime, loin de ce carnage que les gens osent appeler une ville.

Je cours jusqu'au restaurant *La Pizzeria Tutto Benne*. Je n'en reviens toujours pas que le patron de cette franchise locale ait pu garder ce nom affreux. Notre lieu à nous est d'une taille assez raisonnable. Ni trop petit, ni trop grand. Sans quoi j'aurais été débordée par le nombre de table à servir. Je crois que j'aime bien l'endroit. L'odeur des banquettes en cuir est réconfortante. Et puis, les chaises en bois ne font pas de bruit lorsqu'elles raclent contre le sol. Les lumières sont douces, comparées à d'autres restaurants où on se croirait dans une salle d'interrogatoire. L'endroit est propre, chaleureux, accueillant.

J'y travaille en tant que serveuse, femme de ménage et, parfois, comptable. Un gars d'une école du coin est là trois soirs par semaine pour préparer des pizzas. Ou plutôt, pour étaler en un cercle imparfait une pâte déjà préparée. Il y enduit de la sauce tomate et autres condiments de manière ridicule. Ça n'a rien d'une prouesse !

Le gérant, M. Gersten, est un juif allemand avec un accent à couper au couteau. Sa peau est aussi blanche que le lait. Je ne crois pas l'avoir déjà vu manger une seule pizza de sa vie. Il est du genre grincheux, vingt heures sur vingt-quatre. Toujours est-il qu'il me paie depuis trois ans et qu'il ne se plaint pas trop souvent de moi.

— Tu prends le service de ce soir, annonce-t-il depuis les cuisines. Je ne serai pas là.

J'acquiesce et lui demande si je peux noter l'adresse de la pizzeria comme lieu

de réception de mes bulletins scolaires.

— Si un inspecteur vient à apprendre ça, sache que tu seras seule responsable.

— J'aime jouer avec le feu.

— *Ja* ! Un peu trop à mon goût.

Son accent me fait toujours bien rire. Retenez qu'il est un brun à la calvitie bien entamée et au choix de coiffure plus que douteux. Sauf qu'avec une pareille religion et des origines germaniques, je préfère éviter toutes sortes de blagues sur le sujet.

Je pars me délester de cet horrible uniforme scolaire aux bordures jaunes. J'enfile une paire de jeans qui ne sent pas trop le rance et m'enroule dans un tablier propre. Un soupir fait s'affaisser mes épaules. Le meilleur moment de la journée, c'est quand j'enlève cette abominable jupe plissée pour mes sweats à capuche et mes paires de jeans larges.

J'ai beau me répéter que cette mascarade n'en a plus que pour une toute dernière année, cela ne me donne pas moins envie de me faire exploser la cervelle.

Comme le dit l'expression militaire :

Marche ou crève.